

PALMER, Brian D., *Working-Class Experience: The Rise and Reconstitution of Canadian Labour, 1800-1980*. Toronto, Butterworth & Co. (Canada) Ltd, 1983. 347 p.

Bruno Ramirez

Volume 39, Number 2, Fall 1985

Histoire de la famille

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304365ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304365ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ramirez, B. (1985). Review of [PALMER, Brian D., *Working-Class Experience: The Rise and Reconstitution of Canadian Labour, 1800-1980*. Toronto, Butterworth & Co. (Canada) Ltd, 1983. 347 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 39(2), 296–298. <https://doi.org/10.7202/304365ar>

PALMER, Brian D., *Working-Class Experience: The Rise and Reconstitution of Canadian Labour, 1800-1980*. Toronto, Butterworth & Co. (Canada) Ltd, 1983. 347 p.

Tandis que les statistiques officielles annoncent l'éclipse du travailleur industriel, c'est une des ironies de notre temps que de constater à quel point les études sur l'histoire de la classe ouvrière industrielle prolifèrent à un rythme sans précédent. Au Canada, tout comme dans plusieurs autres pays occidentaux, cette ironie prend un aspect d'autant plus douloureux qu'elle correspond à une vague massive de restructuration industrielle qui, à travers la robotisation et l'informatisation des processus de travail, représente une des menaces les plus insidieuses à l'endroit des travailleurs industriels dans l'histoire du capitalisme moderne. Ainsi, pendant que la classe ouvrière est «fragmentée», «segmentée», «reconvertie» ou «diluée» (pour employer les expressions les plus courantes), notre connaissance de son expérience historique devient davantage profonde et raffinée. Nous le devons surtout à un groupe d'historiens canadiens qui a su aller au-delà de l'histoire syndicale en plaçant la classe ouvrière au cœur de la vie sociale, économique et politique du pays.

Ces «nouveaux» historiens ne sont pas homogènes mais plusieurs d'entre eux ont puisé leur inspiration initiale dans les travaux de l'historien anglais, Edward P. Thompson, et des historiens américains, Herbert Gutman et David Montgomery, tout en appliquant - et souvent avec créativité - cette perspicacité conceptuelle au contexte canadien. Il est certain que plusieurs écrivent en ayant à l'esprit *Le manifeste communiste* mais, à la différence de l'historiographie marxiste traditionnelle, où la classe ouvrière est fréquemment considérée comme une simple abstraction théorique ou comme une sorte de matériel diffus à être formé par un parti révolutionnaire réel ou supposé, la nouvelle production historique considère la classe ouvrière comme un acteur historique capable d'actions collectives autonomes. L'avènement du capitalisme industriel au Canada a suscité non seulement une transformation des paysans, des fermiers, des artisans et des pêcheurs en salariés mais a également été le témoin d'une résistance, chez cette classe sociale naissante, à la tyrannie que ce nouveau système de production imposait aux modes de vie. Les modèles de résistance ont sûrement varié selon l'époque ou les lieux mais au sein de chacun d'eux la culture a joué le rôle d'une ressource que les travailleurs, de manière autonome, ont adapté à leurs besoins conférant ainsi signification et symbolisme à leur vision d'une société juste.

Bryan D. Palmer est un des principaux représentants de cette approche. Dans son étude, *Working-Class Experience*, il a combiné deux tâches majeures

en une seule: tout d'abord, il a rassemblé dans un ouvrage de synthèse une production historique éparpillée dans des journaux scientifiques, des monographies et des archives. Ensuite, avec adresse, il a donné à cette matière diversifiée un moule marxiste/culturaliste, confirmant ainsi la crédibilité de l'approche qu'il utilise. L'objectif poursuivi par Palmer n'est pas facile: le capitalisme canadien, tout comme sa contrepartie américaine, a pris racine dans un terrain fort en différences géo-culturelles, amplifiées par les arrivées successives d'immigrants qui transportaient avec eux leur propre culture et mentalité. Donc, de parler au singulier d'une culture de la classe ouvrière peut paraître superficiel, sinon artificiel. Mais Palmer nous fait vite comprendre que la culture dont il traite est celle activée par l'attitude expropriatrice du capitalisme industriel: expropriation du temps, des relations sociales et même pire, expropriation de la vision d'une société juste. C'est d'ailleurs pourquoi les sections les plus fortes du livre sont celles qui couvrent la période allant de 1850 à 1895, période durant laquelle les forces du capitalisme industriel balayèrent le Canada d'un bout à l'autre, engendrant des formes de résistance chez la classe ouvrière qui ont rapidement convergé vers un mouvement d'opposition uni. Les «Chevaliers du Travail» (une organisation née en Pennsylvanie et qui s'est vite répandue, avec le flot de l'industrialisation, à travers l'Amérique du Nord) font figure, dans les pages de Palmer, d'expression la plus authentique de la solidarité ouvrière. Leur hégémonie, à la fin du 19^e siècle, sur l'univers ouvrier canadien s'exerçait non seulement dans les lieux de travail mais aussi dans les loisirs et dans la communauté en général. C'est comme si, pour un instant, la notion marxiste du «travailleur collectif» cessa d'être une abstraction pour se concrétiser dans un mouvement composé de gens véritables luttant pour débarrasser la société des patrons, des financiers affamés d'argent et des politiciens corrompus.

Le vingtième siècle ne verra rien de similaire dans la confrontation de classe malgré la résurgence périodique de conflits industriels; et le «mouvement culturel» qui a soutenu les ouvriers dans leurs luttes entre 1880 et 1890 va tranquillement disparaître. Il est clair que quelque chose a mal tourné puisque le siècle suivant a introduit une expansion majeure de la classe ouvrière industrielle à l'intérieur même de la société canadienne tandis que les gains effectués par le monde syndical sur le front institutionnel devenaient considérables. Palmer scrute huit décennies, jusqu'en 1980, cherchant en vain l'ingrédient (une culture ouvrière autonome) qui aurait pu transformer la classe ouvrière en entité unifiée. Il ne trouve que de faibles échos gisant dans une mémoire collective. Il a raison de voir dans l'avènement d'une culture de masse la force nouvelle qui a miné la cohésion culturelle de la classe ouvrière; et il a recours à des catégories telles la «fragmentation», la «segmentation» pour illustrer certains des mécanismes que le capitalisme a mis sur pied dans le but de diviser la classe ouvrière et d'affaiblir sa puissance collective. Mais nous apprenons peu en dehors de ce qui a été dit et redit au sein des lamentations publiques et régulières concernant le déclin du militantisme ouvrier. En vain, par exemple, cherchons-nous à comprendre comment le mouvement syndical au 20^e siècle a été en mesure de promouvoir ou d'affaiblir une culture ouvrière autonome. Sans aucun doute, Palmer a accompli une grande tâche en démontrant l'historicité de la catégorie «culture de la classe ouvrière» dans le contexte du 19^e siècle. Mais son traitement de cette catégorie n'est pas suffisamment critique. Il n'explique pas comment «l'idéologie du producteur» articulée par le mou-

vement ouvrier a impliqué aussi une idéologie des «reproductrices» qui sanctionne, par exemple, la place que le capitalisme a voulu faire occuper par les femmes, faisant du sexisme un élément constant du comportement culturel de la classe ouvrière.

De plus, Palmer ne semble pas capable d'expliquer pourquoi les instants les plus visibles de cette vigueur culturelle, dans l'histoire capitaliste récente, ont été activés par des groupes sociaux (jeunes, femmes, étudiants) dont les luttes ont peu en commun avec «le milieu du travail productif», son idéologie et son système de valeurs.

Palmer croit que la revitalisation du mouvement ouvrier canadien peut seulement se produire si ce mouvement devient en mesure d'élaborer une culture ouvrière du même type que les «Chevaliers du Travail». Mais on ne peut s'empêcher de remarquer ici un usage mystificateur de la catégorie «culture de la classe ouvrière» ainsi que le signe d'une impasse théorique devant les transformations historiques dont le capitalisme nous entoure.

*Département d'histoire
Université de Montréal*

BRUNO RAMIREZ